



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de VENESOEN (Constant), « Avant-propos », *Les differens caracteres des femmes du siecle Avec la description de l'amour propre*. (Édition de 1694), PRINGY (Madame de), p. 7-10

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5859-0.p.0002](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5859-0.p.0002)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2002. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVANT-PROPOS

Sauf s'il s'agit de Homère ou de Shakespeare, les deux cas les plus célèbres, il est d'usage de ne consacrer une étude littéraire qu'à des auteurs, hommes ou femmes, dont on connaît, sinon les va-et-vient quotidiens, du moins les grandes lignes biographiques. Une date de naissance permet aux historiens de situer leur personnage dans une chronologie psychologique révélatrice (?), ou dans un contexte social précis ; de mesurer les éventuelles influences subies, de jeunesse ou d'autres, voire d'opérer l'insertion de l'écrivain dans l'histoire des mentalités. Ainsi, les amitiés, les allégeances spirituelles ou politiques, voire une situation matrimoniale, concourent également à l'esquisse d'une personnalité dont l'œuvre serait un reflet. Il n'est pas surprenant qu'une collection critique célèbre de jadis se présentait sous la rubrique « L'homme et l'œuvre », donnant ainsi quelque crédit conjectural, sinon illusoire aux liens entre l'artiste et sa création. Il faut pourtant se résoudre en fin de compte à voir la réalité des déficiences historiques : « l'histoire littéraire pourrait-elle, par privilège, se demander Servais Étienne, unir les faits biographiques, en quelque nombre qu'ils soient, quelque assurés qu'ils soient, à l'œuvre littéraire, comme un antécédent à un résultat ?¹ ». De là le débat ancien entre ceux qu'Étienne appelle les « historiens qui disent que l'histoire littéraire nous rapproche de l'œuvre » et les « non-historiens (qui) voient dans l'histoire littéraire une des branches de l'histoire ; les premiers déclarent l'histoire indispensable, les seconds parfaitement inutile à l'intelligence des écrivains² ». Ajoutons, surtout à l'intelligence des œuvres.

Après cette discussion de clercs, où résonnent encore les noms de Lanson, de Brunetière ou de Mornet, le structuralisme bouleversa tout. On en vint allègrement à la « découverte » des plaisirs freudiens, avec de furtives incursions chez Jung, suivie plus tard de la canonisation de Lacan et consorts. L'individu fut ainsi plus ou moins dépouillé de sa fiche biographique que l'on avait promptement remplacée par une fiche

¹ Servais, Étienne, *Défense de la philologie*, Bruxelles, Éditions Lumière, 1947, p. 11.

² *Défense de la philologie*, p. 28.

clinique. Au lieu de dire que l'homme explique l'œuvre, on décréta cette fois que l'œuvre explique l'homme !

Tous ces problèmes de méthodologie nous ont été épargnés dans la mesure où nous savions sans doute un certain nombre de choses de l'époque à laquelle Madame de Pringy a vécu, mais que nous ne savions rien de bien précis à son sujet, ni date de naissance, ni date de décès. Son milieu ? Sans doute le cercle intime de Bourdaloue. Ses amis ? Qui sait ? sauf qu'il semble bien qu'elle fût l'amie d'Anne Bourdaloue, dont nous ne savons pas grand-chose non plus, sauf qu'elle avait épousé le frère cadet de Michel Chamillart. Nous fréquentons donc du beau monde.

A en juger par ses traités, Madame de Pringy n'était pas exempte de dévotion, voire de bigoterie. On devine une vraie chrétienne selon les vœux de l'autorité ecclésiastique pour laquelle elle semble avoir eu le plus grand respect. Pourtant, après son premier veuvage, le comte de Pringy, autre inconnu, ayant rendu l'âme, elle ne se retira pas du monde, comme c'était souvent l'usage, mais, au contraire, épousa en secondes noces Monsieur d'Eaura, mari aussi inconnu que le premier. On parle d'elle, certes, mais exclusivement dans *Le Mercure galant*, tandis qu'aucun écrivain remarqué de son époque n'a senti la nécessité d'évoquer son nom. Ni Madame de Sévigné, la commère du siècle, ni Nicolas Boileau, le gazetier malgré lui, ni Saint-Simon, le journaliste fureteur le plus en vue. Cette dame est passée comme un nuage, se dissipant à tout jamais après avoir formé quelques esquisses de son talent dans un ciel littéraire indifférent.

Son œuvre, il est vrai, n'est guère monumentale, mais elle pèse néanmoins sur l'histoire et le profil de la femme française au XVII^e siècle. Du côté du féminisme balbutiant de l'époque, on a surtout retenu Marie de Gournay, à la rigueur Madeleine de Scudéry, et, récemment, Gabrielle Suchon. Nombreux sont ceux qui se sont penchés sur la passion féminine, exprimée, et réprimée, chez Madame de Lafayette, ou, déchirante, chez Madame de Villedieu. On a failli croire que toutes les femmes du Grand Siècle ressemblaient aux Andromaque, Bérénice ou Phèdre, après avoir été des Chimène, des Pauline ou des Rodogune. L'image de la femme de ce temps a constamment été masquée sous des apparences de grandes amoureuses, viriles du temps de Corneille, languissantes du temps de Racine. La Princesse de Clèves, aussi charmante soit-elle, reste une image d'Épinal que l'imagination de sa créatrice, avec l'aide de La Rochefou-

cauld, offre au désir masculin. La femme « littéraire » du XVII^e siècle est donc essentiellement la projection de fantasmes bisexuels. Les uns se l'imaginent forte ou langoureuse, encore que toujours soumise. Les autres la hissent sur un piédestal où elle apparaît comme une déesse inviolable mais adulée. Les femmes, les vraies, témoins de leur propre portrait enjolivé, ont pu s'émouvoir devant une telle idéalisation concertée. Elles en ont peut-être soupiré d'aise ou ri sous cape, sachant bien dans le fond d'elles-mêmes que leur vérité était ailleurs. Que La Rochefoucauld ou La Bruyère les dénudent un peu, et avec quel talent, et elles risquent de s'offusquer : il faut bien jouer le jeu de la vierge offensée.

Survient Madame de Pringy, impitoyable, redoutable. Nous sommes à la fin du siècle, et les dames du grand monde, bourgeoises ou marquises, ont enfin levé la visière. A force d'être portées aux nues, dans la littérature s'entend, elles se sont mises à croire qu'elle pouvaient réellement exercer une autorité inconditionnelle sur les hommes et sur le monde nouveau. Elles jouissaient enfin d'une émancipation sociale tant attendue, et toutes les répressions de jadis pouvaient cette fois éclater au grand jour. Le Molière de *L'École des femmes*, du *Misanthrope* ou des *Femmes savantes* ne s'était finalement pas trompé sur leur compte. Sur un mode plus grave, voire un peu empesé, Madame de Pringy prend la relève du détracteur de génie, de concert avec Nicolas Boileau que l'on accusera aussitôt de misogynie. La femme qui émerge des *Differens caracteres des femmes du siecle* n'est ni flattée, ni admirée ni déifiée. Elle apparaît dans une réalité cruelle, presque caricaturale, comme il arrive souvent lorsqu'on cherche à faire la leçon à quelqu'un. Mais grâce à toutes les infirmités que Madame de Pringy lui trouve, elle reste vraie et vivante, même si tout équilibre entre ses défauts et ses qualités a été brutalement bouleversé. Le portrait de la femme, peint par Madame de Pringy, n'affiche aucun sourire doucereux, et peu d'élégance dans le geste ou le maintien. Madame de Pringy force les femmes à assumer leur nature, sans fard ni déguisement. Le seul regret que l'on ait, c'est que de la médaille à l'effigie de la femme on n'apercevra que la face sauvage. La grimace, et non le sourire. Les griffes et non la douceur de son toucher. Image de misogyne, dira-t-on, même si Madame de Pringy ne hait pas les femmes : elle déplore leur conduite, mais elle ne désespère pas de leur salut, ici-bas ou là-haut. Sa charité chrétienne ne permet pas qu'elle hâisse ses consœurs.

Enfin, la nouveauté dans cette caractérologie de la femme enregistrée par Madame de Pringy, c'est que la femme de la fin de siècle n'apparaît plus comme une victime brimée depuis des temps immémoriaux, justifiée même par nos critiques féministes qui applaudissent à toutes ses revendications extrêmes, à sa lutte libératrice (!), à son émancipation sociale, quelque scandaleuse qu'elle soit. Madame de Pringy nous ramène à la réalité du moment. Sa pensée est teintée, certes, de convictions religieuses étriquées ; nous l'avons dit, elle frôle à l'occasion la caricature, le grossissement et la difformité des traits. Il y a chez elle une emphase morale et spirituelle qui risque d'agacer, mais derrière le mascaron « des femmes du siècle » on devine une réalité humaine qui est à la fois touchante et inquiétante.